quelques passages du livre. Ce qui provoque ce retour sur « *le territoire de l'écriture* ».

Attablé dans un café, le narrateur attend « la femme » entrée à l'hôpital de Lyon, pour des examens périodiques angoissants. Il dit « la femme », comme « la voiture », « la chienne », car, Proudhon nous l'a appris : « *La propriété, c'est le vol* ! »

Pour quitter l'intolérable « *territoire de la pensée* », il écrit cette lettre avec le projet de décrire l'hôpital de l'extérieur, ce qui permettrait sans doute d'éviter de penser à ce qui se passe à l'intérieur. Il attend, pense à Vladimir attendant Godot, à la jeune épouse de Barbe-Bleue attendant ses frères.

Perdu comme un enfant devant les faits du quotidien, le narrateur décrit de menus riens accumulés : achat d'une voiture confortable, accueil d'un ami protecteur, présence de la chienne, chaude, rassurante...

Le *je* craint l'oubli. Il craint de ne pas reconnaître l'ami à leur prochaine rencontre, la femme à sa sortie de l'hôpital. Tant de femmes en sortent, tant d'hommes dans les rues, avec des destins si semblables…

Écrire, c'est « *venir muet* », quitter le « *territoire de la parole* » pour celui de l'écriture, ici libre. Le « *territoire de l'attente* » lui-même est souvent perdu de vue, celui de la vie aussi. Et le projet de description de l'hôpital est raté, oublié.

La destinataire de la lettre ne serait-elle pas Christine Angot ? Dans son monologue théâtral *L'Usage de la vie* (Mille et une nuits, 1999), la romancière met en scène elle aussi un *je* qui se débat avec lui-même et qui affirme : « *On rate sa vie, pour essayer de la rattraper on écrit. Pour transformer sa vie. Et plus on écrit, plus on rate sa vie. Or rien ne peut remplacer la vie. Jamais.* » Le *je* de Manuel Daull se sent menacé :

« *tout dérape*
dans ma vie en ce moment – je
veux dire plus que d'habitude »

Peu à peu, le poème oublie la lettre. Le narrateur, toujours « entre deux », peut cette fois utiliser le possessif quand il désigne l'attente (ce n'est pas un vol) :

« *retrouver mon attente*
ma compagne
la plus ancienne de mes amies
mon attente de la femme – je
suis patient
je
suis fidèle
à cette attente d'elle
à elle fidèle, plus encore »

Le poème final appelle le corps de la femme pour s'y perdre en un autre « *territoire de l'absence* », loin de la parole et de l'écriture. L'appel à vivre le clôt. **Q**

ISABELLE LÉVESQUE

Les voix d'Unica Zürn

PAR VÉRONIQUE BERGEN

Approcher Unica Zürn, la nébuleuse formée par Unica Zürn et Hans Bellmer à coups de phrases-ciseaux, de phrases-cordes, sauter au cœur des fêlures d'Unica Zürn, de ses créations littéraires et graphiques gagnées sur la psychose ou avalées par un trou noir, tel est le pari que tente Perrine Le Querrec dans* Ruines*, livre d'une souveraine beauté. Toutes les ruines sont cristallisées en une écriture nerveuse, électrique, qui se tient au plus près des délitements (psychiques, langagiers, mondains, politiques…), au plus près des abîmes et des gouffres. Cette fiction poétique délivre un chant des ruines : les ruines de la raison dévastée, les ruines de l'Allemagne, de la langue allemande violée par le nazisme, les ruines de la maladie collective sous le IIIe Reich, celles de l'instabilité, de la fragilité mentale qui ronge Unica Zürn.

PERRINE LE QUERREC
RUINES
Préface de Manuel Anceau
Tinbad, 64 p., 12 €

Afin de phraser les ruines d'une vie, Perrine Le Querrec, auteure de recueils poétiques, de nouvelles, de romans (*Bec & Ongles, Jeanne L'Étang, Le Plancher*…), a ciselé une langue drue, arrachée à ses usages normés, à la Loi, une langue qui épouse les failles sans les esthétiser ni les lisser. Pour redonner vie à un être morcelé, disséminé, elle a choisi un dispositif textuel fragmentaire, sismique, troué, qui soit fidèle aux fulgurances du chaos, aux démons de l'enfance, de la souillure nazie, qui taraudaient Unica Zürn. Scandé en de brefs chants écorchés que rythment des rectangles, des parallélogrammes noirs, *Ruines* donne à entendre les multiples voix d'Unica Zürn, des voix tantôt accordées à la vie, prises dans la fusion avec Bellmer, tantôt en crise, victimes d'un délitement que ni les cordes dont Bellmer la ceint, ni la pratique des anagrammes, de l'écriture, du dessin, ne parviennent à contenir.

Comment supporter l'existence ? Comment vivre dans une langue, un corps, une époque contaminés par le nazisme ? Comment se déloger de soi, se perdre, s'effacer, se rapiécer, se retrouver au terme de la perte ? Autant de questions dont témoignent l'œuvre et la vie d'Unica. Comme l'écrit Patrick Waldberg dans « L'alerte écarlate » (publié dans *Les Demeures d'Hypnos,* La Différence) : « *Je suis, donc je rêve, mon nom est Unica* […] *Unica est mon nom et ma propriété. C'est l'envol. Le temps est à la neige. Le ciel tremble. Il n'y a pas d'ailleurs* ». La rencontre élective entre Zürn et Bellmer à Berlin se place sous le signe d'une reconnaissance destinale, de ce fameux hasard objectif tant recherché par les surréalistes.

« *Berlin 1953*
Unica
Voit Hans son fantôme du Paradis
Enfant recherché.
Hans
Voit Unica, sa poupée incarnée
Enfant détournée »

Foudroyé, Bellmer découvre en Unica l'expression vivante de sa Poupée, son double de chair et de sang. Hans, le Baron noir, ajointe le corps morcelé d'Unica, encorde ses seins, son torse, ses jambes, contient les forces centrifuges qui la déportent. En de courtes vignettes, l'auteure laisse monter la nuit qui obscurcira Unica, le vent de la schizophrénie qui fera rage en elle, son masochisme, sa culpabilité, sa passion

[Extrait]

« Pour Unica je vois
de grandes villes abandonnées, des rues vides,
maisons exsangues, cours dévastées […]
Pour Hans je vois
des grottes et des gouffres, des cavernes creusées
dans les flancs, escarpements, saillances et obscurité,
des murmures, des silhouettes… »

Perrine Le Querrec, *Ruines*, p. 53.

absolue pour Henri Michaux, sa connaissance des gouffres, son déchirement entre l'Allemagne et la France, son illimitation des états de l'esprit et du corps. La misère matérielle du couple, la recherche de la douleur physique afin d'apaiser le mal-être psychique, la noyade d'Unica, se voient abritées dans une langue qui ne les transcende jamais, qui les accueille au plus nu, au plus cru.

« *Hans déterre les traumatismes*
les engraisse du purin de sa fabrication
les ongles noirs
s'émerveille de l'horreur
des fleurs nouvelles qui poussent et vampirisent »

Le verbe ne saute pas au-delà de la chair qui se tord de douleur, au-delà des internements en hôpital psychiatrique, des camisoles chimiques, des désarticulations psychiques d'Unica.

Un goût d'enfance – celui de *Sombre printemps* –, un goût de cendres, d'écartèlement entre un impossible dedans et un impossible dehors – celui de *L'Homme-Jasmin* –, parcourent ce texte qui ne consent à rien de ce qui embellit l'abîme, qui se tient droit au milieu de l'amour fou ravageant Bellmer, Zürn et la Poupée. En des phrases courtes, des parataxes, raturées ou interrompues par des blocs d'abîme, en des phrases au ras d'une pensée qui épouse le labyrinthe mental d'Unica Zürn, sa possession par des voix, des visions, des hallucinations, l'alternance des guérisons et des rechutes, Perrine Le Querrec construit un texte-sculpture, un assemblage de pierres verbales semées par un Petit Poucet soucieux de ne pas figer Unica dans une camisole de vocables.

Le parfum entêtant de *Ruines* (dont les anagrammes sont « réunis », « urines », « surine »…) est celui d'une écriture éclatée, ramassée, qui réunit les fragments de vie de deux artistes ayant porté le surréalisme dans ses zones les plus sombres, les plus extrêmes, à l'écart de l'icarisme que professaient d'autres ténors du mouvement. Sans mimer ce dont elles parlent (les puissances menant à l'errance mentale, à la dislocation), les phrases raturées livrent visuellement le double mouvement qui débordait Unica Zürn : l'affirmation de l'existence, la soif d'expérimenter la vie en ses intensités et la pulsion de négation, le grand retrait. Tiraillée entre la tentation de rester et celle de partir, assiégée par ces deux forces se livrant un combat sans merci, Unica Zürn fit de son corps un jeu de permutations anagrammatiques, un espace intensif dont l'anatomie se voyait recomposée sous les pulsions érotiques, le proto-bondage de Bellmer.

Hors de tout pathos, de tout voyeurisme, des intantanés d'Unica Zürn/Hans Bellmer nous sont livrés au fil d'une musique concrète, celle de mots-projectiles qui harponnent le lecteur, sans forcer le silence ni lever le mystère du saut d'Unica Zürn dans d'autres états de l'être avant sa défenestration le 19 octobre 1970. Q

VITRINE EN COURS...

PAR ÉRIC DUSSERT

Chaque mois, *La Quinzaine* propose dans cette chronique un cheminement au cœur de la vie des livres, parmi les étals des librairies, chez les attaché(e)s de presse et les journalistes, et, naturellement, dans les ateliers d'imprimerie. S'y dessine un panorama de la vie littéraire, de son actualité, de son commerce, de ses sociabilités.

Tam-tams et tombeaux

Nuit noire ?

En ces temps où les vertus du langage s'effacent tout à coup devant les tam-tams de mots vides, les programmes conçus par la mercatique et les miroirs aux alouettes des « éléments de langage » stéréotypés, le petit essai empreint de pédagogie que Jean-Louis Sous consacre à *Lacan et la politique* : *De la valeur* (Érès) équivaut à un bol d'air sain. Qu'en est-il exactement de la pensée politique de Lacan ? À travers l'analyse de l'économie de la jouissance et des pulsions, ou celle de la citation, la question est envisagée depuis son acception dans le cadre des institutions psychanalytiques jusqu'à l'assertion fameuse issue du séminaire « La logique du fantasme » de 1966-1967 : « *L'inconscient, c'est la politique.* » Jean-Louis Sous constate, en s'appuyant sur Giorgio Agamben ou Victor Klemperer, que « *la valeur du politique ne saurait faire l'impasse sur l'analyse d'une économie du sujet dans le langage de ses engagements, de ses mises ou de ses pertes, de ses dettes acquittées ou non acquittées, de ses choix ou de ses renoncements, de ses forfaits. En somme, ce qui reste du "réel" dans la traversée de ses tribulations.* »

La preuve par le meurtre

Nouveau pédagogue, autre méthode. Réputé pour ses capacités de vulgarisateur, le mathématicien Didier Nordon montre dans un essai audacieux qu'il sait aussi dessiller ses contemporains. Avec *L'Âme et l'urine* : *Variations sur le mauvais goût de la condition humaine* (Champ Vallon), c'est la vie intérieure et sociale de l'Homme qu'il met à plat et, pour tout dire, à sa juste place. Autrement dit, quelques mètres cubes d'autonomie limitée avant le grand tas de fumier. Il est un promoteur de l'humilité raisonnée. « *Énumérer toutes les situations où se manifeste le mauvais goût de la condition humaine mènerait à un catalogue long comme l'histoire de l'humanité.* » Saccageant la bonne conscience, cet Attila du conformisme s'attaque aux baumes de la religion qui apaise, à la pusillanimité de l'Homme et à ses hypocrisies ridicules. Face au coït, par exemple, comment faire l'autruche ? « *Puisque l'humanité ne s'est éteinte ni en lisant Racine ni en lisant Lamartine, c'est que la chasteté n'a triomphé que dans les livres.* » Enlevé et plein de finesse, le livre de Didier Nordon fait le ménage. Il établit parfois même la preuve... par le meurtre.

Limites de l'Homme

L'Italien Alberto Giovanni Biuso rejoint par certains aspects Didier Nordon. Son essai intitulé *Anarchisme et anthropologie : Pour une politique matérialiste de la limite* (traduit par Sarah Borderie et Luigi Balice, Asinamali) appartient aussi à la catégorie des mises au point. Il ne réjouira pas les anarchistes eux-mêmes puisqu'il entend démontrer que l'anarchie est en soi inatteignable tant elle bute sur les limites de l'Homme – par exemple, ces réflexes proprement éthologiques qui le traversent incessamment et le rendent contondant pour ses pairs. Biuso est toutefois à la recherche d'un opérationnel « anarchisme pour le présent » car « *c'est sur le terrain de l'optimisme anthropologique que grandissent le messianisme, le déterminisme conjugué de manière contradictoire avec le volontarisme, l'historisme absolu, le rejet de la tradition, le culte du nouveau et la célébration de la modernité anonyme et unificatrice des*